

Dans le chapitre « Subjectivité corrosive » je tentais de démontrer que la guerre n'était que la manifestation d'une situation parvenue à un genre de phase terminale et voulant être ramenée à son état initial, par ceux justement pâtissant de cette faille.

Cet insensé rédhibitoire rattaché à nos conflits, mettant en avant ce comparatif, ô combien explicite, positionnant sur une même balance ce que nous coûtent ces oppositions, en tenant compte à la fois de ce qu'elles sont incapables de nous rapporter et de ce que nous rapportent ces résolutions contraires, lorsque nous décidons de ne pas nous affronter, en tenant compte cette fois-là de surcroît du coût de ces mêmes combats à venir en moins.

À nouveau la guerre, toujours au regard de cette aberration qui la caractérise, déniche de quoi se révéler en se positionnant pile entre ce qu'il nous plaît de croire et ce que le réel nous constraint à voir si nous souhaitons vraiment nous caler à ce qu'il implique.

Mais là où la guerre gagne en irrationalité de façon confondante, c'est à ces instants où ce qui est cru par l'un des deux camps ne convient pas au camp qu'il

envisage d'éradiquer pour croire autrement, les religions firent à ce sujet bien couler le sang ;

Mais là aussi, dévoilant un même rapport décrit dans l'article 7, entre Dieu et les églises construites pour le faire plus visible, se distingue un genre d'incompatibilité grandissante entre la guerre et les moyens, en l'occurrence modernes, pour la mettre en pratique.

Car il n'est pas sûr que ces quelques-uns mettant au point ces armes nouvelles, technologiquement parlant très exigeantes, ne distinguent comme un fossé entre ces raisons ayant déclenché cette guerre et le savoir voulu pour concevoir ces instruments qui la permettront, à ce point spécifique que leur utilisation pâtit de cette même complexité ; dit autrement, il semblerait que le réel nous ramène à ce qu'il est, comme à ce qui est, même lorsque nos activités transitent par le biais de résolutions contraires.

Je m'excuse d'insister en ce sens, mais pour offrir à Dieu un genre de validation, la cathédrale décidée à cet effet réclamera plus de lucidité pratique que de ces dispositions vous conduisant à croire.

Bien évidemment, je me doute que certains croyants n'hésiteront pas à prétendre que si Dieu, pour être mieux représenté, exige qu'on obéisse à ce qui est,

c'est en priorité qu'il s'avère plus que ce qui est, au point de vous ramener systématiquement vers le réel, comme on se trouve ramené au bercail.

Cette allusion d'ailleurs met en avant l'usage de la vérité afin de réduire la réalité à ce qu'il nous plaît de penser d'elle.

Bien sûr, cette approche à l'égard du divin peut être aussi appréhendée dans l'autre sens, celle-ci nous avertissant qu'il existe sur le plan du réel une espèce de logique supérieure à toutes les autres, réduisant, pour ne pas confronter Dieu à cet impératif, à le maintenir au seul état d'idée, car dès que vous souhaitez le confondre à ce qui est, les manœuvres nécessaires pour parvenir à vos fins font que le réel reprend la main et vous oblige, pour obtenir gain de cause, à épouser ses méthodes ; dit autrement, il faut, pour que ce qui ne saurait exister parvienne encore à faire impression, qu'il soit condamné à cet endroit de l'absence où ce qui n'est pas, par définition, demeure.